

Faudrait-il résister ?

Et d'abord à l'analyse ?

S'il fallait résister à l'analyse, encore faudrait-il savoir d'où vient et ce que signifie ce « il faut ». Encore faudrait-il l'analyser.

Y a-t-il de la « résistance à l'analyse », comme disent les psychanalystes ? C'est d'ailleurs là un thème, la résistance à l'analyse, dont on peut se demander pourquoi les psychanalystes eux-mêmes, semble-t-il, font moins grand bruit ces temps-ci, comme si accusés, à plus ou moins bon droit, d'en avoir abusé, et d'avoir ainsi trop vite triomphé de toutes les questions ou objections, régulièrement renvoyées après *analys'express* au titre de symptômes de résistance, ils se pliaient ou se préparaient à d'autres contrats de discussion.

Laissons ici ce point qui n'est pas seulement de sociologie. En réactivant cette question de la résistance à l'analyse, tentons d'aller à contre-courant et peut-être de résister un peu.

Faut-il – et alors comment ? – analyser cette résistance à l'analyse, s'il y en a, et le « il y a » de cette résistance ? Il nous faudrait donc analyser un « il faut », un « il y a », et d'abord savoir si ce qui résiste à l'analyse ne résiste pas aussi au concept analytique de « résistance à l'analyse ». Toute « résistance à l'analyse » *se réduit*-elle toujours au statut interprétable que lui reconnaît ou qu'ana-

Conférence prononcée à la Sorbonne lors d'un Colloque franco-péruvien organisé par le Collège International de Philosophie, les Universités de Strasbourg II et de Toulouse le Mirail, du 30 octobre au 6 novembre 1991 sur *La notion d'analyse*. Elle suivit une conférence de Miguel Giusti et y fait donc plus d'une fois allusion. Une première version de ce texte est parue dans les actes du colloque, *La notion d'analyse*, aux Presses Universitaires du Mirail, 1992. Nous remercions Gérard Granel et Élisabeth Rigal, ainsi que les Presses Universitaires du Mirail, de nous autoriser à reproduire ici, légèrement modifié, le texte de cette conférence.

lyse la théorie analytique ? Y a-t-il une autre résistance ? Faut-il qu'il y ait un autre concept de résistance – et d'analyse ? Et de résistance à l'analyse ?

Voilà bien des « il faut », et des « il y a », et des « résistances » qui semblent pourtant s'organiser autour d'un sens provisoirement tuteur de l'*analyse*, à savoir celui que fixe, en français plutôt que dans une autre langue, ladite psychanalyse. Sauf erreur, c'est seulement en français qu'on dit aussi facilement « analyse » pour psychanalyse. L'histoire de cette formation idiomatique mériterait d'être interrogée pour elle-même.

Mais c'est plutôt un intérêt idiomatique, je dirais presque idiosyncrasique pour le mot « résistance » que je voudrais vous confier. Il y va en somme de ce qui n'a pu apprendre, en moi, à dire « moi », qu'en cultivant un idiome dans lequel, pour des raisons que je m'explique mal mais que je voudrais tenter d'élucider un peu avec vous ce soir, comme si j'étais ici *enanalyse* avec vous, le mot « résistance » ne joue pas n'importe quel rôle. Depuis toujours, autant que je me souviens, j'aime ce mot. Pourquoi ? Comment peut-on cultiver le mot « résistance » ? Et vouloir le sauver à tout prix ? Contre l'analyse, certes, mais *sans* l'« analyse », et *de* l'analyse ? Et de la traduction ? Car le mot franco-latin de *résistance*, je l'aime d'abord en ce qu'il résiste à la traduction et même, pour moi, à sa traduction ou à sa transparence en français, dans ma « propre » langue.

Pourquoi et comment ce mot qui résonna d'abord dans mon désir et dans mon imagination comme le plus beau mot de la politique et de l'histoire de ce pays, pourquoi ce mot chargé de tout le pathos de ma nostalgie, comme si ce que j'aurais voulu ne manquer à aucun prix, c'eût été de faire sauter des trains, des tanks et des états-majors entre 1940 et 1945, pourquoi ce mot en est-il venu à attirer vers lui, comme un aimant, tant d'autres significations, vertus, chances sémantiques ou disséminales ? Je m'en vais vous dire lesquelles même si je ne peux pas discerner le secret de ma nostalgie inconsolable – qui reste donc à analyser ou qui résiste à l'analyse, un peu comme l'ombilic d'un rêve.

Pourquoi ai-je toujours rêvé de résistance ? Et pourquoi faudrait-il s'inquiéter ici d'un ombilic ?

Tout semble annoncer, mais ne vous inquiétez pas trop, une conférence sur le mot « résistance », un regard complaisant et nombrilique sur un mot bien français, sur son enracinement dans l'histoire de ce pays et pire, sur mon amour avoué pour le mot et peut-être pour la chose – ou sur *ma* résistance à l'analyse. Je ne promets pas de ne céder en rien à la tentation mais j'essaierai, chemin faisant, de suggérer quelques autres choses : aussi peu idiomatiques que possible, elles répondront, je l'espère, et au titre, donc au contrat de ce colloque, au concept général de l'analyse, et d'abord à la belle conférence de Miguel Giusti.

Je répète donc à peu près ma question : pourquoi rêver de résistance ? Et faudrait-il se soucier encore de l'ombilic d'un rêve ?

1. LE GOÛT D'UNE SOLUTION

Miguel Giusti a commencé par citer Goethe : pour y tirer ses premiers fils conducteurs quant à ce qui se dénouerait par l'analyse, par l'*analysis* comme dénouement, déliaison, détachement, affranchissement, voire libération – et donc aussi, ne l'oublions pas, comme *solution*. Le mot grec *analuein*, c'est bien connu, signifie délier et donc aussi dissoudre le lien. Il se laisserait ainsi rigoureusement approcher, sinon traduire, par le *solvere* latin (détacher, délivrer, absoudre ou acquitter). La *solutio* et la *resolutio* ont à la fois le sens de la dissolution, du lien dissous, du dégagement, du désengagement ou de l'acquiescement (par exemple de la dette) *et* de la solution du problème : explication ou dévoilement. La *solutio linguae*, c'est aussi la langue déliée.

Miguel Giusti ayant donc nommé le *geistige Band* de Goethe, qu'on me permette d'évoquer à mon tour un grand lecteur de

Goethe, quelqu'un qui le citait beaucoup, comme Heidegger avec qui il partage au moins cette dette impayable et du même coup d'autres engagements moins apparents. Quand il parle de l'ombilic du rêve, à propos du *Rêve de l'injection faite à Irma*, Freud avoue un sentiment, un pressentiment (*ich ahne*, dit-il)¹. L'aveu a son lieu naturel dans une note ajoutée avec quelque retard. Le ton de Freud et le statut de cette note sont bien ceux d'une confession. Remords ou repentir, la note s'offre après coup mais comme telle à l'analyse. Elle prend le lecteur à témoin comme on s'adresse à un confesseur ou à quelque destinataire transférentiel, certains diraient comme à un analyste, à supposer qu'un lecteur ne le soit pas toujours. Freud pressent donc (*Ich ahne*) que quelque chose excède l'analyse. L'interprétation, le déchiffrement analytique, la *Deutung* de tel fragment n'est pas allée assez loin : un sens caché (*verborgene Sinn*) excède l'analyse. Disons pour l'instant que le sens excède l'analyse et non qu'il lui résiste : le concept de résistance à l'analyse a en effet une autre portée et il appartient à un autre code dans le discours freudien, bien que, nous y venons, il apparaisse dans le même contexte et ne soit pas sans rapport avec cet excès.

Dans cette note, Freud semble d'ailleurs ne pas en douter un instant : cette chose cachée a du sens. Ce sens paraît pour le moment secret ou dissimulé (*verborgene Sinn*), mais ce qui reste encore hors de portée ne peut pas ne pas être transi de sens. Le secret inaccessible, c'est du sens, c'est plein de sens. Autrement dit, le secret pour l'instant se refuse à l'analyse, mais en tant que sens, il est analysable, *il est homogène à l'ordre de l'analysable. Il relève de la raison psychanalytique. De la raison psychanalytique comme raison herméneutique*. Je souligne ce trait, et en proposant de le problématiser, j'espère aller à la rencontre de Mario Giusti, quoique je m'y rende, comme trop souvent, de travers. Je voudrais tenter de le rejoindre dans ces

1. Freud, *La science des rêves*, trad. française I. Meyerson, Paris, PUF, 1950, p. 95. (Nous nous référons désormais à cette édition en en modifiant parfois la traduction.)

parages où, près de sa conclusion, il évoquait les « voix contemporaines discordantes » qui s'engagent et se débattent, je le cite, dans « la discussion même sur le sens de la rationalité, c'est-à-dire la controverse autour du sens, des limites ou des illusions de la raison », discussion qui pourrait être « interprétée, poursuit-il, comme une *discussion topique* par laquelle [...] se prolonge l'exercice du dialogue avec la tradition, qu'Aristote nommait l'art de la dialectique ».

Pour un engagement très provisoire, repérons dans un passage singulier de la *Traumdeutung* certaines questions donnant de loin sur ce qu'on pourrait appeler l'analytique, la topique et la dialectique freudiennes. Je n'interrogerai pas directement, comme on le fait trop peu en France, mais davantage en milieu analytique anglo-saxon, l'épistémologie implicite de Freud, ses modèles d'analyse, d'argumentation, de démonstration, sa logique de la preuve, sa rhétorique, sa narratique, et, si vous voulez, son analytique et sa dialectique. Mais sans le faire directement, j'espère, de biais là encore, préciser ce que peut être le principe de cette tâche. À l'horizon se tiendra la question de savoir si la psychanalyse, si l'idée d'analyse qui lui donne son nom, trouve un logement à sa mesure dans l'histoire de la raison, dans ce qui se discute en elle entre analytique et dialectique.

Ce souci analytique (rendre raison du sens comme sens, fût-il caché – *die verborgene Sinn*, dit la note en question) se confond ici avec une pulsion ou un mot d'ordre *herméneutique*. En vérité avec le principe de raison lui-même là où il prescrit de « rendre raison », *reddere rationem*, à tout prix. Il faut *rendre*. Fidélité au sens, devoir, dette, sens de la restitution requise, de la restitution du sens au sens, tout cela paraît d'autant plus remarquable que Freud va bientôt radicaliser cette notation. Il va procéder à une généralisation en faisant un pas de plus. Et c'est là qu'il nommera l'ombilic du rêve.

Ce pas sera en vérité un saut.